

Canet, le 09 06 2008

M. B. : Nous sommes le 9 juin 2008. Il faut parler de la journée de samedi... Il y avait une atmosphère d'enthousiasme, dans l'ensemble. Vous n'avez pas trouvé ?

G. F. : J'ai trouvé ça intéressant. Deux ans d'observation d'un nourrisson, c'est très long, je trouve que c'est un boulot de fou.

L. F.-C. : J'ai regretté qu'il n'y ait pas eu suffisamment d'élaborations théoriques, même si c'était passionnant, mais ça manquait. Elles ont expliqué leurs trucs et on sentait bien le matériel qu'il y avait...

G. P. : Au-delà de ça, c'est, quand tu vois un nourrisson, quand tu regardes un nourrisson, l'impact émotionnel que tu reçois. Par exemple, quand elle décrit la scène où le bras est tout blanc, quand elle le disait on était de marbre, mais quand tu y es, toi, et que tu ne peux pas intervenir, tu te dis que le sang ne circule plus, et tu te demandes s'il va retrouver l'usage de son bras, ou s'il ne s'est pas crevé l'œil, il y a toutes ces questions qui se posent...

L. F.-C. : Mais ça, elles ne l'ont pas décrit, aucune des deux...

G. F. : Le sang qui... dans le cerveau...

L. F.-C. : Oui, d'accord, mais il n'y a pas eu d'élaboration...

G. F. : Pourtant, il y aurait de quoi interpréter...

L. F.-C. : Lors de la première observation, cette fille avait eu une réaction un peu rude, je pense à la première description, et dès qu'elle est sortie de la présentation, l'après-midi, elle a complètement changé, je pense que tout le monde l'a vu, elle s'est complètement débridée, alors autour de ça il y avait vraiment beaucoup de choses à dire sur ce que ça fait. Comme tu dis, ça fait des trucs auxquels on est sensibles, mais ce que ça fait et ce sur quoi cela nous entraîne n'a pas été élaboré, et j'ai trouvé que c'était dommage... avec des outils théoriques, la tessérisation par exemple. Je trouve que ça aurait dû s'appeler « Observation de la tessérisation ». J'ai trouvé ça fantastique de voir comme ça au millimètre ce que la mère faisait sur l'enfant, en étant au plus près de la mère, en étant au plus près de l'enfant, et puis de voir comment ça avance, mais ça n'a pas été dit... Non ?

G. P. : Il s'agit de la formation des psychothérapeutes, donc il faut imaginer qu'après, toi, tu es dans ton bureau et que tu accueilles une mère, un père, et son enfant, je veux dire que c'est dans cette configuration : le but, c'est, à un moment donné, de pouvoir accueillir des familles qui souffrent avec un enfant qui souffre ; il y a un symptôme. Ça te permet donc d'avoir une vision de l'enfant, du bébé entre zéro et deux ans, de pouvoir accéder d'emblée...

L. F.-C. : C'est ça qu'on a vu, mais je regrette simplement que toute cette richesse de matériel n'ait pas été plus...

T. M. : Élaborée, voilà !

L. F.-C. : Par exemple aujourd'hui, depuis ce matin je ne pense qu'à ça, donc ça a fait un truc sur moi : je vois le bébé dans le patient avec sa maman et tout ça... Ça donne une sorte d'acuité sur la construction psychique, mais tout ça, ces nanas qui bossent depuis des années là-dedans, elles auraient pu le développer avec des outils conceptuels...

N. C. : Là, le descriptif, toute l'observation était, fine d'ailleurs, extrêmement bien bien travaillée, mais ce qui manquait c'était le travail que le groupe faisait ensuite, et ça, on n'en a pas trop entendu parler...

G. P. : Parce que le groupe, c'était nous...

L. F.-C. : On n'en a pas fait grand chose...

N. C. : Oui, mais du coup, on n'a peut-être pas suffisamment perçu ce que c'était qu'être à l'intérieur de ce groupe, peut-être qu'on attendait qu'elles nous apportent aussi leurs élaborations...

G. P. : Elle l'a fait une fois...

N. C. : Mais très peu...

G. P. : D'accord, mais elle a lu...

D. S. : ... l'imaginer...

G. P. : À un moment donné, après avoir lu son propre compte rendu, elle a lu celui de la secrétaire de la séance. On ne repère rien du tout, on note les interrelations, c'est tout ce que tu notes : le bébé fait ci, la maman fait ça, la maman est en haut, elle a laissé son bébé là. Au début, quand j'ai fait l'observation, je me suis dit que j'allais voir les fantasmes apparaître, mais ce n'est pas du tout ça, enfin je croyais à ce miracle-là, moi, or on ne voit pas ça.

Public : Eh bien, elles auraient pu dire ça...

G. P. : Les interrelations, c'est tout : comment ça se passe une maman qui est en train de donner à manger à son bébé ou de langer un bébé, et ce que tu as dans ta tête, toi, quand tu vois ça ; d'abord, tu notes ça, et, après, tout ce que ça évoque en toi. Par exemple, moi, la maman avait l'habitude de langer le bébé sur la machine à laver, et de temps en temps elle partait chercher les couches, et moi qui était à côté, je me disais qu'il allait se planter, sauf que le bébé ne s'est jamais planté ; s'il était dans la baignoire, je me disais qu'il allait se noyer, mais il ne s'est jamais noyé...

Après, quand on reçoit les parents — nous qui savons comment il faut élever les enfants parce que nous savons ce qui est bon pour eux ! —, on a toujours tendance à un peu les charger, alors qu'ici, dans l'observation du nourrisson, on s'aperçoit que ce sont des enfants qui vont se développer comme vous et moi, qui seront aussi malheureux et aussi heureux qu'on peut l'être, nous. Quand on accueille, nous, des enfants et des parents, on essaie de retrouver la manière aussi de pouvoir dénouer les choses.

L. F.-C. : Non, mais ça aurait été intéressant de s'interroger sur la place de l'observateur. J'ai l'impression qu'il était à la place du bébé, mais après, dans l'observation...

G. P. : Ça dépend. Il y a des moments où il s'était identifié au bébé, il y en a d'autres où il s'était identifié à la mère...

L. F.-C. : Oui, mais c'est quoi, ça ?

N. C. : Il y avait une dimension qui était forte, et que j'ai bien perçue, c'était justement, et tu l'as dit à demi-mot, c'est que personne n'est dans le jugement, et ça c'est un point qui me semble important. Ça me paraît primordial dans l'observation...

L. F.-C. : Quoique dans notre boulot c'est la base...

G. P. : D'accord, mais enfin tu ne travailles pas en équipe non plus. Si c'était la base...

G. F. : Il y a une ambiguïté quand même par rapport à l'observation, mais c'est peut-être aussi la nature de l'observation... Je partage un peu ce que tu dis, mais c'est vrai que pour ce qui concerne la première observation, qui était détaillée, je me disais aussi que ce n'était pas possible, ça me paraissait hallucinant, et l'on peut avoir l'impression qu'il va y avoir un truc, mais malgré tout on voit bien que l'observateur ne peut pas être neutre, qu'il y a un écho aux paroles de la mère qu'un observateur singulier va marquer, de toute façon. On peut avoir l'impression qu'il y a des choses, qu'elle appelait les nuages qui s'amoncellent, qu'il y a des trucs, qu'on pourrait repérer au niveau clinique, etc., et puis, *in fine*, c'est normal, parce qu'il pourrait y avoir un peu de pathos...

Alors, pour moi, la question, c'est l'observateur, et j'ai regretté qu'on fasse comme si ça allait de soi, je pense qu'on doit s'interroger : cet observateur, qui est-il, d'abord ?, pourquoi est-il là ?, et c'est une question que tu as un peu engagée...

G. P. : C'est la question du désir...

G. F. : J'ai compris qu'il y allait pour se former, que c'était comme s'il faisait la propre analyse de son enfance, ce que je peux concevoir, mais je trouve que ça, ça aurait dû être un peu plus théorisé, de mon point de vue : voilà.

G. P. : Non, tu ne fais pas l'analyse de la propre enfance, tous les séminaires se déroulent comme ça...

G. F. : Mais *in fine*, c'est toi que tu retrouves, ce que je comprends... C'est ce qu'elle disait, non, à un moment ? Pour moi, c'est surtout ça, et puis c'est vrai que dans ce qu'elle a lu, l'écho du groupe m'a paru un peu léger. Après tout, dans ce genre de groupe, avec tout le travail qui se fait, détail par détail, tu peux te lâcher ! tu peux y aller ! le théâtre intérieur, tu peux y aller !, ou alors ça veut dire qu'il y a une autocensure.

L. F.-C. : Elle en a parlé du surmoi...

G. F. : Voilà ! Et je trouve que c'était trop autocensuré parce qu'on sait bien que ça lâche. *In fine* il n'y a rien de catastrophique, mais enfin il n'empêche que... ce que tu as d'ailleurs relevé, Michel, à un moment tu as parlé du meurtre, de cette histoire du meurtre. Tout cela a été éludé, alors que je trouve que quand même, c'est bien ça aussi, et qu'il n'y a pas de quoi avoir peur... (rires) Il y avait un truc matériel, énorme, et terrible aussi parfois, qui montait, alors de la part de l'observateur, peu importe, et tout ça n'a pas été analysé, et pour moi il y a une différence entre ne pas juger et s'engager.

M. B. : Il y a d'autres réactions ?

J. A. : Dans l'espèce de contrainte de noter les observateurs se sentaient déjà apparemment en position de scribe, comme ç'a été dit, et quand ils devaient éteindre la fonction interprétante, ils s'apercevaient, sans avoir forcément théorisé les concepts « je suis en position d'analyste, etc. », qu'ils y étaient mis...

L. F.-C. : De fait.

J. A. : De fait, et ça, c'était intéressant...

L. F.-C. : Tout à fait ! Ça, c'était très intéressant...

J. A. : À force de gratter et de ne faire que ça il se passait des trucs, de mettre *off* la fonction...

L. F.-C. : Non, mais tu vois, c'est intéressant ce que tu dis, de le dire de cette manière-là, de mettre *off*...

G. P. : Parce que quand même, quand on est avec des enfants ou des adultes, on sait toujours, on est plus malins que les autres, alors que là on nous demande de fermer notre gueule et de noter ce qu'on voit et ce qu'on entend, donc je veux dire si...

L. F.-C. : Ça pointe le rôle de l'analyste de manière plus fine.

J. A. : Oui, mais là, c'était hier, et pareil, il y a eu la nuit et en fait, nous, on a écrit, on était en position de scribe en étant dans la pièce, on a dormi, et là je fais le malin en disant ça, mais quand j'étais dans la salle je n'aurais pas pu le dire...

G. P. : Le niveau associatif est beaucoup plus riche, les associations dans le groupe, quand même. Si tu as un très grand groupe, ça fuse au niveau des associations ; si tu as un groupe de douze à quinze personnes, ça part dans tous les sens...

L. F.-C. : En tout cas, j'ai enfin compris ce que c'était que les tessères corporelles. Non, mais c'est vrai, je n'avais jamais compris ça de cette manière-là. Non, ça ne vous a pas paru évident ?

M. B. : Il y a d'autres réactions ?

N. C. : On l'a tenté, enfin je l'ai tenté, mais je ne peux pas l'expliquer non plus ; je ne peux pas dire ce que c'est, mais je le sens fort. Quand Laznik était venue je le percevais aussi très fort, et quand vous l'avez dit je me suis dit que je l'avais bien ressenti, mais pour l'expliquer... On a l'impression qu'on le perçoit au niveau sensoriel, donc pour l'expliquer c'est plus compliqué...

G. P. : Par exemple, la première fois que tu arrives dans la famille, on n'en a pas parlé, mais tu es debout comme un con... : tu arrives, tu es debout et tu attends, alors ils te disent « Asseyez-vous », alors tu t'assieds, « Je vais changer le petit », alors elle va changer le petit, et alors « Mais vous pouvez venir, si vous voulez... » Il faut voir un petit peu comment tu es soumis... quand tu es là chez l'autre. On parle du théâtre intérieur, du petit théâtre intérieur, c'est très beau, c'est mignon et tout, seulement là tu le vis réellement, le théâtre intérieur...

M. B. : Oui ?

J. A. : Le dimanche, je suis rentré chez moi, et je suis allé chez mon frère, et, juste avant, je lui dis « Non, le dimanche je ne peux pas faire l'électricité de ta terrasse parce que je vais voir un truc sur l'observation du nourrisson », j'arrive, il me tend un papier, une feuille et un stylo, et il me dit « Non, tu as le matériel qu'il faut, mais... »

Mon neveu va sur ses deux ans, donc j'ai fait la corrélation... En fait, c'était pour dire que quand on s'annonce en scribe, même de loin, les gens vous attrapent un peu comme on entend parler du sujet supposé savoir...

G. P. : À un moment donné, c'est l'autre qui va te mettre là où tu dois être...

Public : C'est le transfert...

G. P. : D'accord, mais ici tu le vis, si tu veux. C'est vivant, c'est la scène vivante. Il y a des observateurs qui suivent, mais là c'est quand même en fonction, si tu veux, et après c'est comment c'est accueilli aussi par le groupe, et donc tu fais ça, tu fais ça, et des fois c'est très dur, il y a du mouvement passionnel, enfin c'est passionnel

Il y a le côté phénoménologie parce que tu essaies de te rappeler les choses, c'est un souci : « Tiens, j'ai oublié ça », alors le lendemain tu reprends, le soir, tu es là toute la nuit, après tu fais des photocopies... Pendant deux ans je vivais avec le bébé et la famille, c'est un engagement...

N. C. : Et le couple, tu le rencontres ?

G. P. : Toutes les semaines.

N. C. : Et tu rencontres le groupe une semaine après ou comment ?

L. F.-C. : Tu le vois combien de fois par semaine, le groupe ?

G. P. : Eh bien, c'est toutes les semaines. Toutes les semaines tu vas à domicile ; chaque fois que tu vas à domicile tu fais un compte rendu, et là, ici, sur Toulouse, c'était tous les quinze jours, donc...

L. F.-C. : Et après tu faisais le trajet ?

G. P. : Eh ben oui ! Si tu veux, d'abord tu faisais le trajet quand tu allais chez le gamin, et après, tu retournais à Toulouse, tu refaisais le trajet...

T. M. : Mais ce qu'on n'a pas pu exploiter, c'est effectivement le travail du groupe. On aurait pris note, nous, et puis après nos notes qui auraient été rassemblées auraient été re...

G. P. : Donc c'est dans le temps, il aurait fallu qu'il y ait un secrétaire de séance qui note tout ce qui se disait dans le groupe et après qu'il fasse un compte rendu de ce qui s'était dit dans le groupe au niveau des associations des uns et des autres...

L. F.-C. : Dans le groupe, ce sont tous les observants qui se retrouvent ?

Public : Non...

L. F.-C. : Ah, c'est un observant...

G. P. : Par exemple, à Toulouse dans le groupe actuellement il y a trois observateurs. Logiquement, dans un groupe de quinze ou de dix sept personnes il y a deux personnes qui observent...

L. F.-C. : D'accord, et donc elles donnent leur compte rendu...

G. P. : Chaque semaine.

L. F.-C. : Et ça ne dure qu'une heure ?

G. P. : Une heure et demie. C'est une heure et demie pour deux observations, par exemple.

D. S. : Effectivement, par rapport à ce qui s'est passé samedi je suis dans une position très particulière, c'est-à-dire que j'ai effectivement fait le groupe en n'étant pas l'observateur, mais en faisant partie d'un groupe...

G. P. : Associatif.

D. S. : ... associatif, j'ai revécu tellement... j'y étais, j'y étais mais alors d'une façon incroyable, j'étais dans le groupe des deux ans, j'étais là, et je savais comment ça se passait, et après coup, je me suis dit est-ce que, par rapport aux questions que tu poses, est-ce que le dispositif, entre guillemets, enfin le cadre, est-ce que les gens ont pu se représenter le cadre,

c'est-à-dire les emboîtements, le groupe toutes les semaines ? Là, on dirait qu'ils n'ont pas pu ; si je m'en tiens aux questions que tu poses on dirait que non...

L. F.-C. : Non, mais les questions sont venues après coup, quand j'étais chez moi.

G. P. : Mais par exemple, la dernière fois, j'entendais une patiente toxicomane, trente ans, ou un peu plus de trente ans, me parler des repas : à un moment donné on a parlé de la manière dont elle mangeait, eh bien, je voyais la mère en train de nourrir son bébé, je voyais la manière dont elle avait été nourrie...

Mais tu le vois dans l'autisme et la psychose par exemple, les enfants, par rapport à des positions, tu vois comment ils ont été nourris, que l'enfant avait été nourri comme ça et que la mère était en train de regarder la télé ou en train de discuter avec la copine, eh bien ça, c'est l'observation du nourrisson qui te permet : elle te permet d'imaginer les choses.

G. F. : Excuse moi, à mon point de vue l'observation du nourrisson on peut l'imaginer par le biais de la logique...

L. F.-C. : Eh bien, moi, j'ai repensé à moi bébé tout le week-end après...

G. P. : Mais bien sûr !

L. F.-C. : Ça nous permet de le repenser comme ça, enfin d'y être. C'est rigolo. Je n'y avais jamais pensé de cette manière-là, aussi en détail, et c'est ça qui est intéressant, millimètre par millimètre : je suis sous l'escalier...

G. P. : Eh bien, quand tu es debout et que tu attends et qu'on ne te dit pas de t'asseoir...

L. F.-C. : Non, mais ça, on l'a bien vu là...

G. P. : Non non, mais quand tu arrives je veux dire, tu es debout, alors le bébé est couché et il attend que sa mère arrive... quand il n'y a pas la motricité... Si elle ne veut pas venir, elle ne vient pas, et toi tu es là comme un couillon, tu attends, et puis, au bout d'un moment tu es sur un pied, sur l'autre... Non non, mais pour te dire, c'est très inconfortable. Tu pourrais très bien t'asseoir ; des fois, tu te dis que tu as envie de t'asseoir...

D. S. : Des fois tu craques, alors tu te fais jeter par le groupe... (rires)

G. P. : Hier par exemple quand, dans le groupe par exemple, le père dit « Asseyez-vous pour boire un café », l'autre fait « Non, je préfère rester debout contre le mur » : voilà. En psychothérapie par exemple, il y a quelqu'un qui dit « Allons visiter la pièce à côté », l'autre fait « Non, je suis ici, je suis la psychothérapeute, je ne bouge pas ». Tu comprends ?

L. F.-C. : Non.

G. P. : Tu ne comprends pas, eh bien, il faut faire l'observation du nourrisson, tu comprendras. Tu vois, ce que tu crois comprendre au niveau de la tessère, je ne l'ai toujours pas compris... À un moment donné, le père dit à l'observatrice « Asseyez-vous pour boire un café », et elle dit « Non, je préfère rester debout contre le mur », d'accord ? C'est comme si dans une psychothérapie à un moment donné quelqu'un te disait « Venez, je vais vous faire visiter un endroit de ma psyché », et que toi, tu lui répondais « Non, là, on n'y va pas ». Tu vois ?

L. F.-C. : Oui.

G. P. : Eh bien voilà. Au niveau de l'accueil ça veut dire que... enfin déjà on est barrés mais... là, d'emblée tu dis que là, on n'y va pas, là, non plus, là, non plus... Au niveau des possibilités d'identification tu interdis des choses : par exemple, quand hier Michel lui dit « Il voulait vous baiser », mais non, ce n'était pas possible. À un moment donné le père ou quelqu'un lui parle de boutures, de tomates... C'est pour ça que j'ai raconté l'histoire de l'œuf : à un moment donné, le mec m'offre un œuf... vide, il me dit « Tiens, ça, c'est ton petit »... Attends, une coquille vide, moi, je travaille avec des autistes, ça allait bien... Donc par rapport à ton désir d'enfant, quand tu vas voir les enfants, tu visites à la fois ta propre enfance, avec les zéro deux ans, et aussi ton désir d'enfant...

G. F. : Peut-être que ce type n'avait pas envie de toi mais de cette femme, ce n'est pas pareil...

G. P. : Non, mais qu'est-ce qui se passe en psychothérapie ? Si d'emblée tu le barres...

L. F.-C. : Non non, mais c'était très très précis cette position...

G. P. : D'accord...

L. F.-C. : D'ailleurs, après on se dit qu'il faut en prendre de la graine.

G. P. : Et ça, tu le vis dans ton corps...

L. F.-C. : C'était très bien ça, mais ça manquait d'être dit. Michel l'as un peu dit, mais ça manquait qu'elle le présente, elle, comme ça.

D. S. : Sur scène elle était... c'était incroyable comment...

J. A. : Ce n'était pas terminé ; après, quand elle l'a dit...

L. F.-C. : On le voyait, elle était mal...

G. P. : Au niveau émotionnel, mais je pense qu'elle est comme ça...

L. F.-C. : Et après, elle s'est dénouée, l'après-midi.

D. S. : Dans le compte rendu qu'elle faisait, là je me disais qu'elle parlait peu de ce qu'elle ressentait, de ce qu'elle vivait intérieurement.

Public : Ce n'était pas le lieu...

D. S. : Non, mais ce n'est pas une histoire de lieu, c'est une histoire d'écriture. Ce sont les histoires de positions dans l'écriture... dans la position de scribe : où est-ce que je vais écrire ?, comment est-ce que je vais, moi, là, le travailler ?

G. P. : Normalement, quand tu es en position d'observateur tu associes davantage, par exemple à un moment donné je sais que Sylvie a dit que ce qu'elle avait ressenti était froid et...

L. F.-C. : Froid et coincé.

G. P. : Eh bien, à ce moment-là il y a tout à coup des choses qui émergent du côté de l'observateur : immanquablement tu vas livrer un train de représentations là-dessus...

N. C. : C'est lorsque le groupe travaille que ça émerge...

G. P. : Je n'ai jamais été accueilli, et c'est pour cette raison que je l'ai dit dès le début, dans un groupe comme j'ai été accueilli dans ce groupe « Observation du nourrisson », pourtant j'étais arrivé comme un cheveu sur la soupe ; je suis arrivé en cours alors qu'un groupe était déjà formé, mais tu aurais vu l'accueil, mais c'était merveilleux, enfin c'était la première fois qu'un groupe m'accueillait de cette manière-là, donc je me dis que c'est sans doute lié au fait qu'on observe les nourrissons, mais...

Il y avait eu un week end sur le... et puis il y avait un bouquin qui était sorti, *Les liens d'émerveillement*, c'est-à-dire qu'on s'y référerait aux contes de fée, je disais « Je sors les violons », eh bien, maintenant je ne dirais plus ça parce qu'on était vraiment dans le merveilleux, comme dans les contes de fée où, à un moment donné, il y en a un qui va bouffer l'autre, dans ce merveilleux-là.

L. F.-C. : C'est comme si l'on était au cœur de la chose, oui.

M. B. : Je voudrais faire quelques commentaires généraux un peu théoriques : la position de départ qui est définie dans ce travail, c'est la formation des psychothérapeutes, donc la question est de savoir si le moyen est adéquat à la fin poursuivie et en quoi consiste cette formation ? Alors il me semble qu'il y a là quelque chose qui est sans doute dévié dès le point de départ, c'est le terme d'observation.

Je crois que ce terme vient mettre quelque chose là-dedans qui... ce qui a d'ailleurs été dit pendant la journée de samedi par la pédiatre qui, à la fin, quand on s'interrogeait sur l'adéquation de la chose à son but, a dit « Mais moi, comme pédiatre ça ne m'a servi à rien ». J'ai trouvé ça très intéressant, et pourquoi ? Eh bien, elle l'a dit : parce que nous, médecins, l'observation, c'est notre boulot ; si l'on ne fait pas de l'observation, ce n'est même pas la peine d'être pédiatre. Ça, c'est très fort, et en même temps elle a rajouté cette chose, elle a dit « Par contre quand je m'en vais dans des foyers maternels où je m'occupe de relations pathologiques entre les enfants et leurs mères, alors là tout revient, toute cette formation m'est

indispensable », ce qui montre bien que ce n'est pas la question de l'observation qui est posée mais autre chose ; et il me semble que précisément le problème devant lequel on est, c'est que le terme « observation » vient peut-être obérer l'essentiel de ce qui se passe.

Vous m'avez entendu faire quelques interventions lors de la journée, et il me semble qu'on est en plein dans la question de la fonction scribe et de l'apprentissage de la fonction scribe, parce que la fonction scribe est une fonction extraordinairement complexe : elle n'est pas simplement le fait d'écrire mais une certaine position qu'on adopte dans ce qu'on est en train de rencontrer.

Je vous rappelle l'acte de naissance, enfin au moins le point nodal de cette fonction : elle est doublement articulée. Le point de départ consistait à prendre comme image la pythie de Delphes avec ces trois temps qui sont absolument indispensables : le premier, c'est une discussion préalable qui se mène dans l'adyton entre les herméneutes et l'oraculant, une discussion où l'oraculant dit ce qu'il vient demander et où les herméneutes lui indiquent petit à petit dans la discussion comment il va devoir poser la question à la pythie. Le lendemain ou les jours suivants arrive la rencontre avec la pythie. À ce moment-là, la pythie est installée sur son trépied avec tout l'apparat nécessaire : elle est gavée de feuilles de laurier qu'elle a maché, elle est complètement folle, elle est au-dessus de la faille du serpent Python au milieu de la fumée.

Là, deuxième temps, l'oraculant pose sa question et la pythie, là, éructe des grognements divers, grogne, enfin pousse des cris, dit des choses, et ce qu'elle dit est articulé mais comme inarticulable. La chose s'arrête là, puis, temps ultime de la fonction scribe, nouvelle rencontre dans l'adyton entre les herméneutes et l'oraculant, où les herméneutes disent à l'oraculant ce qu'a dit la pythie, c'est-à-dire qu'ils lui délivrent un petit poème, très bref, qui vient inscrire ce qu'a dit la pythie. Donc on voit ces deux temps fondamentaux : le temps où la pythie dit quelque chose, ce qu'on mettra du côté de ce qui est intelligible, c'est l'observation primaire du nourrisson, c'est-à-dire celle qui donne lieu à ces écrits, etc. ; et un deuxième temps qui permet que quelque chose puisse commencer à s'inscrire, c'est-à-dire le temps où les herméneutes donnent non pas la solution mais un poème dont la forme est fondamentalement énigmatique.

Le deuxième temps qu'on trouve dans l'observation du nourrisson, c'est le temps où il y a eu les échos qui se sont faits dans le groupe et où le groupe vient en quelque sorte donner forme à l'écrit qui a été fait au début, et ça, c'est la dimension structurelle ; dans le vécu, ça correspond à ce que tu dis lorsque tu dis que le groupe donne ses échos.

Non pas que ça fasse revenir des choses, mais ça les crée... comme toujours. Comme toujours dans ces cas-là, ça fabrique, ça fabrique la chose du fait qu'on a maintenant le support des herméneutes, c'est-à-dire que le groupe est finalement dans la position des herméneutes, ce qui permet que l'énigme sorte. Parce qu'au bout du compte, qu'est-ce qu'on a ? Et c'est ce qu'on a entendu samedi : des énigmes. Ce qui se passe est totalement énigmatique. Jamais il n'est interprété (au sens des interprétants de Peirce) quoi que ce soit. Aucune hypothèse n'est faite sur l'enfant, et quand il y a des hypothèses, elles le sont par des biais, comme par exemple le moment où dans l'après midi la psychomotricienne dit « Il se plaint », hop là !, elle l'a relevé, ce truc-là. Là, on n'est plus tout à fait dans l'énigme, on a l'impression de savoir ce qui se passe, c'est-à-dire qu'on est déjà dans la position de l'interprète.

Si l'on prend maintenant la position de l'interprète, en revenant à la pythie de Delphes, l'interprète, c'est l'oraculant, c'est lui qui est dans le champ d'interprétants parce qu'il va interpréter le poème qui lui a été donné, et généralement, pour les grandes figures de l'antiquité qui sont allées consulter la pythie de l'oracle de Delphes, et il y en a eu beaucoup, Œdipe, Crésus, et beaucoup d'autres, ce qui s'est marqué à ce moment-là, c'est toujours une interprétation qui s'est avérée défailante. Alors je vous rappelle, pour Œdipe, c'est clair, on lui dit « Oui, tu tueras ton père et tu coucheras avec ta mère », et du coup, lui, il dit « Je ne

veux plus rentrer chez moi » puisqu'il croyait que c'étaient son père et sa mère, donc on voit bien que l'énigme couvre un champ qui est très vaste dans lequel il y a encore une gigantesque ouverture à l'interprétation... finalement : on voit Œdipe se tromper en fonction non pas de ce qu'il savait mais de ce qu'il croyait savoir.

C'est là qu'on est dans une position qui est une position hyper complexe, et là, il me semble que c'est un bornage du travail de psychothérapeute : le psychothérapeute doit s'arrêter au moment où commence l'interprétation chez le patient, le psychothérapeute n'interprète pas.

G. P. : Parce que quand même, quand un groupe associe, ça vient réinterroger ta propre subjectivité concernant l'enfant qui est à la fois en train d'être créé par le groupe, et ce que tu vois en face, c'est par rapport à ton propre enfant, par contre il n'y a jamais d'interprétation. Ça ouvre et donc après on y retourne et puis de nouveau le processus...

M. B. : Il me semble que là on voit bien la balise de la fonction scribe : la fonction scribe se déploie entre le moment où l'oraculant vient préciser sa question auprès des herméneutes, c'est la demande, la première demande. Là, que fait l'herméneute ? Il dit « Voilà comment vous allez poser votre question, vous allez vous allonger là et vous allez essayer de laisser parler la pythie », donc il fournit l'endroit, enfin tout ce qu'il faut. Après, la pythie éructe, c'est le patient qui éructe en tant que pythique, en tant qu'il ne sait pas ce qu'il dit ; après, la pythie, inspirée par Apollon, qui était dans les dessous, qui dictait quelque chose, éructe ce discours ; là, on peut dire que le patient, c'est le discours du sujet, du sujet de l'inconscient, du sujet du désir, mais il éructe sans le savoir.

Puis arrive l'herméneute. Alors l'herméneute, qu'est-ce que c'est ? Eh bien, l'herméneute, c'est le moment où, par un coup de pot, quelqu'un, le psychanalyste ou bien le voisin ou bien la bouchère ou bien n'importe qui, vient dire quelque chose qui se présente à ce moment-là comme une énigme, et qui a un effet sur le patient, qui a un effet dans lequel par lequel il va devenir interprète de ses propres paroles. Si vous suivez le circuit, finalement ce sont ses propres paroles, qui étaient des éructations au point de départ, qui finissent par devenir des énigmes qu'il va pouvoir enfin commencer à pouvoir interpréter : l'Interprétation (au sens que la psychanalyse donne à ce terme) est faite par l'herméneute, mais ça n'a rien à voir avec les interprétations. L'Interprétation, c'est le travail du scribe. Car l'interprète, c'est toujours le patient, et il y a cette formule de Lacan qui est très belle, il dit que « L'Interprétation déchaîne la vérité », c'est-à-dire que là où la vérité était enchaînée, elle se déchaîne cette fois-ci grâce à des interprétants que le patient ne se savait pas avoir. C'est ça, la question : il ne se savait pas avoir... l'oraculant aussi ne se savait pas avoir ça.

Mais ça peut prendre du temps, alors si l'on reprend Œdipe, lui, il a ça, mais ça déchaîne quelque chose. Qu'est-ce que pose l'oracle de Delphes pour Œdipe ? Ça pose la question du meurtre du père et de l'inceste avec la mère. Dans un premier temps Œdipe croit interpréter : immédiatement, il dit « Il faut donc que je renonce à aller vers mon père et ma mère, et je vais m'en aller plutôt vers Thèbes », et c'est là où il faudra encore du temps, beaucoup de temps, énormément de choses pour que, enfin, la vérité surgisse ; mais l'on peut dire que la vérité était déjà en gestation dès le moment de la production du terme par l'herméneute.

Parce que, au fond, l'herméneute a mis ensemble l'inceste et le meurtre du père qui, effectivement, dans la vie d'Œdipe se sont trouvés ensemble aussi... les deux étaient liés, même si du temps s'est écoulé : au moment où Œdipe tue son père sans le savoir, il ne sait pas qu'il est en train d'interpréter l'oracle de Delphes, et ça, ce sont des choses qui arrivent... parfois. Alors évidemment, il n'est pas interdit au psychanalyste de se dire que c'est en train de se passer ainsi, il peut même des fois émettre un petit soupir ou quelque chose comme ça pour indiquer que c'est en train de se faire, mais l'interprétation finale arrive dans un moment où tout vient se rassembler, et cette interprétation ne va pas sans un certain désir de la part du sujet de savoir pour lui-même ce dont il est question.

Ça, c'est quelque chose, et dans l'histoire d'Œdipe c'est clair, on voit bien qu'il a l'obstination de vouloir aller *jusqu'au bout de son désir* : la question qui est d'importance, c'est celle-là.

Il me semble que le cadre, ce que fixe l'observation du nourrisson, c'est vraiment la question de l'être scribe. De ce point de vue, il me semble qu'on devrait quasiment supprimer ce terme d'observation. Certes, c'est impossible puisque ça s'appelle comme ça, mais il me semble que si l'on veut, nous, pouvoir penser les choses de manière un peu plus resserrée, il me semble qu'on pourrait dire la scription : c'est un moment de scription. Scription, c'est un mot qui existe en français, ce n'est pas une invention. Scription, qu'est-ce à dire, pour ce bonhomme ? Sa position, c'est d'être un scribe ou un scribe de ce qui se passe, et « ce qui se passe » constitue une véritable complexité : ce n'est pas tout ce qui se passe mais tout ce qui apparaît d'une quelconque façon au scribe comme pouvant être écrit. Et c'est à peu près ce qu'on a pu entendre samedi...

Quand elle écrit « On monte l'escalier, on fait tout ça », on se disait qu'en est-il de l'enfant ?, quand est-ce qu'on pourra le voir, ce gamin ?, il n'arrive pas. Je l'imaginai, moi, quasiment sous l'escalier, enfin j'imaginai un truc bizarre : on avait d'ailleurs presque une représentation, on se disait qu'on était allé le chercher derrière l'escalier pour le mettre *enfin* en pleine lumière. On s'aperçoit que la seule chose qui est à faire consiste à noter ce qui est présent à l'esprit...

Voilà le deuxième volet de l'histoire ; là, on est dans la question que Peirce pose tout le temps qui est la question de ce qu'il appelle le phanéron.

Alors la grande différence qui existe entre la phénoménologie de Peirce, qu'il appelait lui la phanéroscopie, ou l'idioscopie — l'idiot, ça vient de singulier —, ou la cenoscopie, parce qu'il cherchait tout le temps le mot qui aille au mieux, et sa phénoménologie consiste en l'étude du phanéron, on considère qu'il est à la base.

Dans la définition du phanéron il y a quelque chose qui est extraordinaire, je vous la donne : « Phanéron est "tout ce qui, à quelque point de vue et en quelque sens que ce soit, est présent à l'esprit de qui que ce soit, partout et toujours, qu'il corresponde ou non à quelque chose". »... c'est extrêmement vaste.

Justement samedi il y a beaucoup de choses qui permettraient de le comprendre, lorsque, à un moment donné quelqu'un a parlé de projection éventuelle : est-ce que ce n'est pas une projection de l'observateur ? Alors la question est la suivante : est-ce que ce qui est présent à l'esprit de l'observateur, on dira *de l'observateur* puisque c'est lui qui écrit, est-ce que ce qui est présent à l'esprit de l'observateur n'est présent qu'à l'esprit de l'observateur ? Ça, personne ne peut le dire : cette extension du phanéron est si vaste que l'on ne sait pas. Actuellement, dans le cadre de la propriété privée petite bourgeoise à laquelle nous sommes habitués, nous avons pris l'habitude de considérer que nous avons notre psyché, nos pensées... on peut même faire des procès à des gens qui ont les mêmes pensées que nous, et c'est courant, ça s'appelle le plagiat. Ceci pour dire qu'on est vraiment dans le domaine de la propriété privée et le système capitaliste n'a fait que renforcer et donner une consistance plus grande à ça. Mais la propriété privée est une vieille histoire...

Donc voilà, nous, nous avons tendance à l'appropriation privée, d'ailleurs, ça donne lieu à des débats comme celui qu'on a eu vendredi : comment se partage-t-on des bureaux ? Alors c'est terrible, il faut des propriétaires des bureaux, et l'on doit demander au propriétaire du bureau si l'on peut le partager, même si par ailleurs personne n'est réellement propriétaire du bureau puisqu'on est dans le domaine public. Tout ça pour dire qu'il en va de même pour le phanéron : le phanéron n'est pas appropriable.

Qu'à un moment donné quelqu'un puisse, si je puis dire, lire le phanéron, en inscrivant quelque chose, c'est une chose, mais l'on doit en même temps reconnaître que ce phanéron est aussi quelque chose d'un niveau... alors on pourrait dire puisqu'on est dans la propriété

privée et qu'on ne peut pas en sortir puisqu'on est formé comme ça, on va, nous, parler de partage, on va faire comme si l'on partageait quelque chose avec les autres. Ce n'est pas qu'on partage, c'est que nous sommes dans le même monde : d'une certaine façon, nous sommes dans le même phanéron.

Alors vous allez me dire que ce n'est pas vrai, que si l'on prend par exemple cette salle, chacun y a sa chaise, *sa chaise*, et qu'on ne voit donc pas les mêmes choses, ah ben tiens !, « on ne voit pas les mêmes choses », pensez donc !, la belle affaire !

Mais vous-mêmes, vous ne voyez jamais la même chose... à aucun moment : tantôt je vous vois, tantôt je vois ce petit cendrier japonais qui m'a été offert par Wataru Sato, que Georges a connu... qui nous faisait des repas qui nous rendaient malades, avec le varech japonais, et qui faisait une thèse sur Paul Valéry et Lacan, une lecture lacanienne de Paul Valéry : il m'avait demandé de lui donner un coup de main pour faire ça. Donc voilà, il y a ça.

Vous ne le saviez pas que c'était Wataru Sato, qu'est-ce qu'on en a à faire ?!, mais vous pourriez le voir, c'est là qu'arrive la question du « possible » : vous pourriez poser des questions. Je veux dire que toutes ces choses montrent bien qu'on est dans un socle... alors on va dire *de partage* parce que nous sommes dans la propriété privée, mais il ne faudrait même pas dire de partage, on devrait dire *c'est* : « le phanéron, c'est » ou « il y a du phanéron ». Vous voyez que nous sommes loin de la question du phénomène qui, lui, est totalement marqué par la propriété privée au point où l'on peut lire dans Kant que le fondement du phénomène est le sujet transcendantal... Ça m'a toujours choqué, mais peut-être n'ai-je rien compris à Kant, sûrement.

Ce n'est pas le côté transcendantal qui est gênant, mais le côté sujet, c'est-à-dire qu'il faut un sujet pour le phénomène, comme base, alors que dans la phanéroscopie de Peirce nul besoin d'une telle chose, ce qui fait que ça permet de poser autrement la question de la projection. Non pas qu'il n'y ait pas de projection, mais l'ascèse de ce travail-là consiste simplement à être au plus près du phanéron, c'est-à-dire à être dans le fait de noter ce qui est présent à l'esprit. Et là, vous dites « présent à l'esprit de l'observateur ou de... ? », eh bien, voilà, c'est quelque chose, et c'est toute la question que nous avons ouverte tout à l'heure.

Je peux vous raconter une petite saynnette, j'ouvre la porte du cabinet, il y avait là un monsieur que je vois depuis longtemps... je le vois, je me dis « Ah, tiens ! il est bien habillé aujourd'hui », vraiment : tout à coup, une pensée. Il se lève, il rentre, se met sur le divan et là, il me dit « Ce que j'ai à dire est difficile, je ne sais pas si j'y arriverai, c'est très dur, bon, je vous le dis, voilà, j'ai eu le sentiment, avant que vous ouvriez la porte, que vous pourriez me dire que je suis bien habillé », ce sont des choses simples, des conneries, alors je lui ai dit « Eh bien, j'y ai pensé », parce qu'il faut sans doute dire ce genre de choses...

Alors on va inventer des trucs hyper complexes auxquels personne ne comprend rien, qui feront que certains peuvent se dire « ah oui, mais ça, ce sont des *bruixes*, des sorciers », et on peut le dire, ce n'est pas gênant, c'est vrai qu'il y a des gens qui sentent des trucs comme ça, mais la question, c'est qu'il s'agit là du phanéron. Si vous le prenez du côté du phanéron, ça va. C'est même le contraire qui est à expliquer : pourquoi la propriété privée va-t-elle jusqu'à nous empêcher de saisir ces choses-là ?, c'est quand même inouï !... Il faut vraiment que le capitalisme soit sordide pour nous empêcher de faire des choses qui sont absolument évidentes et élémentaires : on partage. On partage le phanéron, je ne dis pas qu'on partage tout. Dès que le phanéron est en question on peut dire qu'il y a effectivement partage.

On voit bien comment, dans cette histoire-là, on pourrait dire, au lieu d'observation, phanéroscopie, c'est-à-dire qu'on note les éléments qui surgissent à un moment donné du phanéron.

Alors je faisais remarquer justement samedi la chose suivante : une des conséquences les plus grandes de cette distinction entre le phanéron et le phénomène, c'est le fait que le phanéron,

lui, traite de ce qui est apparent alors que le phénomène traite de ce qui apparaît, et ce qui est apparent n'apparaît pas toujours.

Alors ça, on le sait, et de mille et une façons : « Ah, je n'avais pas vu » — « Eh tiens, pourtant, tu l'avais sous les yeux », les exemples de cette distinction pullulent, et il s'agit là de la question fondamentale qui est posée au thérapeute et qui, à mon sens, est travaillée dans l'observation du nourrisson, et c'est là que c'est vraiment quelque chose d'intéressant : noter les choses qui sont présentes à l'esprit, parce qu'elles sont présentes à l'esprit... Alors j'essayais de parler un peu du « petit théâtre intérieur », comme si c'était intérieur, mais le petit théâtre intérieur se voit comme le nez au milieu de la figure.

Mais si vous enlevez le petit théâtre intérieur, qui ne sert pas à grand chose mais qui permet d'illustrer lorsqu'on est entièrement dominé par la propriété privée, l'injonction pourrait être « notez ce qui est présent à l'esprit ! » Ça ne veut pas dire uniquement dans l'intériorité de je ne sais trop quoi, non... parce que l'esprit est aussi bien intérieur qu'extérieur : quand je vous parle du cendrier de Wataru Sato, il est évident qu'il y a là quelque chose du registre de l'affect : on a passé un bon bout de temps avec Wataru, en plus ça se passait chez une copine qui est morte, c'est encore plus extraordinaire, il y a plein de choses dans cet objet, dont je peux tenter de donner la description ou bien l'atmosphère, mais si vous regardez l'objet en question vous verrez qu'il a sa propre présence. Quand on regarde ce meuble sino-vietnamien par exemple, on le remarque tout de suite... parce qu'il est bleu, parce que déjà il se détache d'une certaine façon.

La mise en scène de cet objet tient compte des affects. J'aurai pu le mettre tout à fait au fond, derrière, et il y en a beaucoup qui y sont, mais celui-là... donc on sent bien que déjà dans la mise en scène... et si vous êtes attentifs, si vous êtes un peu poètes, c'est quelque chose à quoi vous accèderez, à savoir le fait que cet objet, il y a quelque chose... L'autre jour, on me faisait remarquer qu'on se demandait ce que ce pot venait faire là, alors j'ai dit « Mais c'est à lui de faire sa place, à lui de montrer le type d'investissement que j'ai sur lui ». Ça veut dire qu'actuellement, l'investissement est un peu intellectuel, parce que ce n'est pas le pot à lait que j'avais quand j'étais petit et avec lequel j'allais chercher du lait à l'épicerie, c'est un analogue, mais en même temps il m'a été donné précieusement par un copain, mais dans deux trois ans il sera lui-même intégré à l'installation.

J'essaie de me faire comprendre sur ces choses-là : quand la pédiatre a commencé son discours, on sentait bien que tout ce qu'elle décrivait autour et qui contribuait à la constitution de l'ambiance, c'était pour marquer, ce que Sylvie Arbiol a immédiatement relevé, qui l'a très bien senti, c'était pour marquer le fait de la lointaineté de l'enfant : on voyait qu'il y avait d'autres préoccupations.

On apprend qu'ils étaient effectivement en train de déménager, d'installer la maison, etc., et l'enfant était un peu loin là-dedans. Elle venait de sortir des affres et des joies des premiers jours et tout à coup il a fallu se mettre à trimballer des bahuts. Installer une maison, c'est hyper complexe et ça, notre scribe le faisait passer dans cette description un peu balzacienne... précise, minutieuse et dans un très beau style, mais en même temps ça contribuait à donner le type de présence absente de l'enfant.

Si la lecture des observations réalisées sur deux ans nous permet de voir l'observateur, elle nous permet aussi de voir l'enfant. Ne nous étonnons pas : il était « dans » le phanéron, lui aussi.

On voit les trajectoires, on voit des parents, on voit des attitudes, on voit des choses comme ça, et tout y est ; elle a sorti l'observateur parce que ça paraissait presque incongru, alors que ça ne l'est pas : l'observateur est entièrement congru à la situation, et il lui suffit d'écrire ce qu'il voit. Il ne faut pas se donner pour point de départ une théorie préalable de « ce qui est à » observer, dans le cas contraire on ne pourra observer dans le phanéron que les éléments qui sont triadiques. Et c'est très exactement ce qui se passe dans le domaine de la pédiatre, qui

nous dit ne rien avoir appris. Elle n'a rien appris parce que le contact qu'elle a avec les enfants est réglé par des théories, des trucs. C'est l'observation de ses signes, et le travail du diagnostic différentiel qui se fait comme ça, comme si c'était spontané, alors que c'est un apprentissage hypercomplexe, qui fait que l'enfant va être saisi sous l'angle de la tiercéité. Et j'ai beaucoup apprécié l'intervention de Maguy en réponse à celle de Sylvie : « Mais la différence est là, elle est en ce que nous, on attrape l'ambiance ». Mais à condition d'ajouter qu'on ne sait pas qu'on attrape l'ambiance, et si l'on voulait ne noter que l'ambiance ce serait fichu, on ne ferait pas ce travail-là : pour l'attraper, nous serons attentifs à tous les éléments du phanéron, y compris, bien entendu, à des éléments de tiercéité... puisqu'on écrit.

J. A. : Quand elle parlait, elle parlait de nuages.

M. B. : Oui, il y avait les nuages.

J. A. : ... ne pas faire que des interprétations...

M. B. : Voilà, c'est...

J. A. : ... l'ornière...

M. B. : C'est l'ornière, oui, les ornières. Elle disait que l'ornière, c'est l'interprétation. D'ailleurs, c'est intéressant comme terme, ça me renvoie à une remarque que j'avais faite à Oury, qui dit toujours que « le chemin se fait en marchant » en citant Machado, etc., à qui je demandais ce qu'il faisait des ornières parce que malgré tout, des fois on y passe, dans ces ornières, on y repasse : la formule est élégante, mais il y a les ornières. L'ornière est du niveau de la tiercéité, c'est-à-dire qu'elle est quelque chose qui s'est fixé, qu'on a compris, alors on y repasse, et quand on y repasse ses bords nous ôtent du possible.

D'ailleurs, on le voit bien dans le cadre des improvisations, par exemple dans ce que je fais le lundi avec vous, j'ai quelques ornières, c'est-à-dire que j'ai quelques trucs qui me permettent à certains moments de pouvoir me rattraper, même si pour l'essentiel j'essaie de faire en sorte que les choses sortent toutes seules : il y a des fois où il faut aller tirer un peu et l'ornière me sert bien, vive l'ornière, là ! Donc voilà, il me semble que ces questions du phanéron et du scribe sont des questions fondamentales pour pouvoir aborder la question de la prétendue observation du nourrisson.

Ainsi, et je termine là-dessus, il me semble qu'en faisant ce travail, ce qui a été noté tout à l'heure, en étant extrêmement rigoureux sur la question de la scription et pas de l'interprétation, c'est-à-dire en étant scribe et pas interprète, et en étant aidé par le groupe, et en s'échinant dessus, parce que c'est loin d'être évident, eh bien, il me semble qu'on prépare là le terrain, la position qu'on occupe comme psychothérapeute.

On se lâche dans ce boulot : on peut donner des injonctions, on peut donner de prétendues interprétations, à condition qu'on soit toujours dans la position de scribe, c'est-à-dire que ce qui est présenté comme interprétation, interprétation au sens de l'interprète, n'en est pas.

Si je dis « Arrêtez de faire ça avec Machin ! », on pourrait dire que cette injonction atteste des pires choses qui soient, à savoir le jugement, l'interprète, etc., et pourtant il ne faut surtout pas hésiter à le faire, à condition de très bien savoir dans quelle position on le fait. Non pas en position d'observateur omniscient, mais plutôt en introduisant certains mots, certains termes, qui puissent faire un « signifiant », comme dirait l'autre, qui puissent arriver avec suffisamment de force pour frapper.

Lisez les séminaires de Lacan ! (voilà une injonction) où il nous dit : j'ai toujours tenu la position du discours de l'analyste. Évidemment, comme il le fait remarquer très souvent, on passe par tous les autres discours : le discours du Maître, le discours de l'Université, le discours de l'Hystérique, mais la dominante est le discours de l'Analyste, et là il peut balancer du savoir à pleins bords, ce n'est pas le genre de savoir dont l'autre peut être assommé mais quelque chose qui permet d'entendre au lointain certaines choses, qui viennent tintinnabuler. Ce n'est pas le savoir de l'érudit... Lisez Kantorowicz, je vous demande toujours de lire Kantorowicz parce que l'érudition y est totale mais créative. Quand vous lisez Kantorowicz,

vous êtes écrasé par le savoir, et comme il est génial ça passe bien. Des fois, on a même l'impression de partager quelques infimes savoirs avec lui, mais enfin il faut vraiment se frotter les côtes, alors que quand on lit Lacan ce n'est jamais à ce niveau-là. Pour l'essentiel on sent bien qu'il est dans un certain type de discours, et je me suis dit que ce que j'ai entendu samedi était peut-être un bon moyen pour pouvoir forger ce type de discours...

La première fois où Pierre Delion m'avait présenté la méthode Esther Bick je lui avais dit que je trouvais ça un peu lourdingue, je n'y croyais pas trop ; après, quand j'ai lu certaines observations j'ai pu m'apercevoir que c'est vraiment un travail intéressant. Je trouve que c'est l'apprentissage de l'ascèse du scribe : voilà comment on pourrait qualifier ça. Voilà un petit point de vue théorique sur la question de l'observation du nourrisson...

G. P. : Tu en sais des choses...

M. B. : « Couillon ! tu vois pas que tu fais pleurer ta mère ! »... (rires)

Public : (rires)

J. M. : ... noter tout ce qui est présent à l'esprit... les contraintes matérielles de la prise de notes...

M. B. : Bien sûr !

J. M. : Ceux qui maîtrisent la sténo vont pouvoir noter...

M. B. : Mais non, non, parce qu'ils ne notent rien du tout, ils notent après, en sortant, chez eux, tranquillement devant leur bureau et leur feuille de papier...

Public : C'est après...

L. F.-C. : Mais après, tu délires...

M. B. : On peut inventer...

N. C. : Il y a des choses apparentes qu'on ne voit pas et quelque fois c'est au cours d'une discussion, d'échanges, que ça...

M. B. : C'est là que le travail du groupe est essentiel... Sur le premier temps ça ne sert pas directement puisque la personne a un écrit, l'écrit est fixé, c'est terminé, les autres parlent, et puis tout d'un coup plusieurs choses lui reviennent à l'esprit, et ça, ça transforme sa perception, sa théorie interne de « comment faire apparaître de l'apparent » et la fois suivante elle est dans une nouvelle disposition d'esprit. Petit à petit la personne se forme comme ça.

La question c'est que soudainement on se dit « Ah mince, j'ai pensé ça, je ne l'ai pas noté », et on peut s'apercevoir d'une certaine cohérence sur les points aveugles, et là quelqu'un vient nous dire qu'on a été aveugle à ça, ça et ça, et là ça fait sens, et on peut donc se soigner et se « désaveugler » pour revenir, quand on revient.

C'est un peu sommaire, ça, c'est *L'observation du nourrisson racontée aux enfants*, mais il n'empêche.

Bon, ça va ? On se retrouve lundi prochain...